

KARIMA BERGER

# « *Le danger, c'est l'identité unique* »



Algérienne d'origine et Française, laïque et musulmane, l'écrivain Karima Berger veut assumer le meilleur de ces divers apports.

**-P**eut-on parler de vous en quelques mots... ?

– Je souffre un peu parfois lorsqu'on me réduit à une identité en quelques traits. C'est vrai que par mon parcours, j'ai été effectivement marquée par des cultures, des langues différentes mais il y a tellement d'autres

choses marquantes dans une vie et dont on parle peu.

– *Vous êtes née en Algérie en 1952 et avez donc connu dix ans de l'Algérie encore française, alors en guerre pour l'indépendance... Comment avez-vous vécu cette première période de votre vie ?*

– Je dirais de manière double. Dès le départ, il y avait pour moi deux mondes. D'une part, ma famille arabe, de religion musulmane, dans un cadre où on respecte des rites de la tradition, très simplement, sans volonté de brandir cela comme un étendard mais sereinement et avec bonheur. On parlait l'arabe popu-

laire. Et puis il y avait l'école française où j'allais et où on parlait français. Un autre monde... Mon père venait de la petite bourgeoisie, travaillait dans la fonction publique, était lui-même de double culture et m'avait inscrite à cette école parce qu'il pensait que c'était par l'éducation, l'acquisition de diplômes qu'on aurait un avenir. J'avais donc sans arrêt le sentiment d'être « double ». J'ai ressenti aussi les inégalités, la différence de statut avec mes petites camarades françaises dans leurs façons de s'habiller, leurs manières de se comporter. C'est dans ce double monde que j'ai grandi et il a été à la base de mon éveil, de ma conscience, de mes repères, de mon inspiration.

– En 1962, c'est l'indépendance. L'Algérie privilégiée alors la langue arabe, devient socialiste et nationaliste. Un fameux changement...

– J'ai vécu avec fierté ce moment où nous sommes devenus indépendants, mais en même temps, cela a été, à titre personnel, un choc. Je suis allée de la petite ville de Médéa à la grande ville d'Alger et de l'école primaire au lycée d'Alger qui était le plus grand d'Afrique. De la double culture arabo-française, je suis passée à une culture et langue uniquement arabe. Avec le départ des Français, c'est comme si le pays s'était vidé de sa moitié. J'ai vécu avec bonheur le fait de participer, étudiante, à des chantiers agraires dans les campagnes où l'on se rendait en cars entiers pour moissonner avec les paysans et participer à des assemblées le soir avec eux. En même temps, j'ai vécu le début de l'indépendance avec un certain sentiment de gêne parce que, quand je suis arrivée à Alger, on me disait que je ne pouvais plus parler français. C'était l'excès de zèle classique des premiers temps de l'après-indépendance. J'étais un peu partagée entre les deux cultures et manières de voir le monde.

– Après avoir fait du droit en Algérie, vous êtes partie en France pour étudier les sciences politiques et avez écrit une thèse sur le nationalisme algérien. Ce départ correspondait à un désir plus particulier ?

– Il y avait un désir de prendre distance, d'aller voir ailleurs. On décelait les premiers signes d'un enfermement en Algérie. Je ne voulais pas vivre de manière définitive en France mais devenir diplomate et je rêvais de Cuba. Finalement, j'ai rencontré mon mari, Jean-Michel Hirt,

Français, psychanalyste et je suis donc restée en France.

– Vous vous êtes rencontrés malgré les différences de famille, de milieu, de tradition religieuse...

– Oui, curieusement, c'est mon mari qui m'a amenée à m'intéresser à la religion musulmane. Il m'a interrogée sur le Coran et ma religion dont je connaissais et pratiquais les rites principaux mais dont j'ignorais le véritable sens et l'histoire spirituelle. Il y avait des choses déposées en moi par la religion traditionnelle, non raisonnées, mais qui demandaient à être développées. Son questionnement sur ma culture, et mes interrogations sur la sienne, ont été une expérience forte pour tous deux. C'est une belle histoire de partage de nos altérités. Nous n'avons pas cherché à nous convertir à la religion de l'autre, mais cette histoire a été féconde.

### « Pour moi, la religion doit être pudique. »

– Vous avez aussi, jeune, entamé une psychanalyse...

– J'avais une forte culpabilité de travailler dans le pays qui nous avait conquis et colonisé, qui m'avait fait adopter sa langue. J'avais le sentiment d'abandonner mon pays, ma patrie, l'Algérie, qui avait besoin de toutes ses forces vives. J'étais tiraillée entre mon désir de me réaliser et le lien affectif avec les miens. C'est pour cela que j'ai entamé ce travail personnel qui m'a amenée à vivre de manière plus sereine ma nature duelle et multiple même.

– Vous étiez divisée...

– Je pense que tout être est divisé. La division fait partie de la nature humaine. Nous ne sommes jamais un, unique et unifié. Nous avons des pulsions diverses, des histoires diverses. C'est cela qui est merveilleux. La question est de chercher à assumer ces diversités. La psychanalyse mais aussi l'amour de mon mari, le travail intellectuel, l'approfondissement spirituel et le temps ont aidé à cela.

– Vous avez tout un temps travaillé à la direction des ressources humaines d'un groupe financier tout en devenant écrivain... De nouveau, ambivalence, partage...

– Oui, on est toujours dans la dualité... Le milieu financier dans une tour au trentième étage du quartier de la Défense à Paris où priment l'efficacité, la technique,

et à côté l'univers de l'écriture, de la spiritualité, de la poésie...

– Aujourd'hui, vous vous consacrez principalement à l'écriture. Vous avez notamment publié un livre remarqué, *Éclats d'Islam, où vous exprimez vos coups de cœur pour ce qui vous attire dans l'Islam et en même temps votre double irritation. À savoir, la méconnaissance ou les visions caricaturales de l'Islam dans le monde occidental et l'extrémisme d'une partie d'un certain monde musulman fermé et rigide. Mais d'abord, parlez-nous du Coran... Qu'est ce qui dans ce livre pourrait toucher tout être ouvert à la spiritualité ?*

– Le Coran, c'est, pour moi, la langue de Dieu, brute, fulgurante, une langue de feu qui vient s'inscrire sur une page et en moi. La lecture du Coran me ramène toujours à cet instant primordial qu'a été l'apprentissage de la prière quand j'étais enfant. J'ai eu alors une longue maladie et ma grand-mère m'a appris la prière fondamentale

du Coran, le pendant du « Notre Père » chrétien. Chaque jour, elle m'en apprenait un verset et un jour j'ai connu par cœur toute cette prière et j'ai pu la réciter d'un seul tenant, sans reprendre mon souffle. Elle en a été toute heureuse et m'avait dit : « Cela, c'est la langue de Dieu ». Je ne savais pas ce que cela voulait dire mais j'ai eu l'impression qu'elle avait instillé en moi une sorte de diamant, que cela m'appartenait pour l'éternité. Dans le Coran, je retrouve ce souffle premier, le souffle de Dieu. J'aime aussi le fait que le Coran reprend toute une série de personnages de la Bible et des évangiles : Abel et Caïn, Moïse, Job, Jésus, Marie. J'ai l'impression que le Coran embrasse large et est universel. Il est pour les musulmans le dernier livre révélé mais il n'est pas né seulement de lui-même. Il doit aussi une partie de sa filiation aux autres textes sacrés juifs et chrétiens, d'où son universalité.

– Dans le judaïsme et le christianisme, on donne des noms, des attributs à Dieu : Créateur, Tout-Puissant, etc. Dans le Coran, y a-t-il un accent plus particulier, plus insistant à propos des attributs de Dieu... ? Sa grandeur peut-être... ?

– Il est l'Inconnaissable, l'Imprononçable. On est devant un mystère total. Il a nonante-neuf noms, dont le Miséricordieux, mais le centième nous est inconnu. Le Coran dit aussi que Dieu est proche de toi, « plus proche de toi que ta veine jugulaire » et il est aussi la « Raham », lit-

téralement la matrice, celui qui nous a porté dans ses entrailles, presque un Dieu maternel. La spécificité de l'islam, c'est que Dieu n'a pas un visage humain, n'est pas incarné. On est peut-être devant un Amour plus difficile, plus exigeant de la part du musulman. Aimer le visage du Christ est peut-être plus accessible qu'aimer l'inconnaissable, mais on le connaît autrement par le cœur, une connaissance intime et personnelle pour chacun.

– *Comment vivez-vous l'aspect communautaire de la religion musulmane ?*

– Je vis cela difficilement tel que c'est devenu ici et là aujourd'hui. La notion de « communauté » a percuté un côté social identitaire de revendications qui ne me concernent pas. Je considère que la spécificité de l'islam, c'est de rendre compte à son Dieu et pas à un prêtre, un imam ou à la communauté.

– *À la lecture de votre livre, il apparaît que vous avez des réticences à aller à la mosquée...*

– J'aime aller à la mosquée à la condition qu'il n'y ait pas de foule. Je rejoins quelque part Etty Hillesum, cette grande figure juive hollandaise morte à Auschwitz, qui dit que prier en public c'est un peu comme faire l'amour en public. La prière est pour moi quelque chose de pudique, de personnel. La pulsion grégaire m'insupporte. Je n'aime pas la foule parce que le groupe peut très vite pervertir cette foi qui doit rester singulière.

– *Vous exprimez aussi votre irritation devant la méconnaissance de votre religion dans le monde occidental, exacerbée après l'attentat contre Charlie Hebdo. Vous souffrez beaucoup de cela...*

– Oui et de plus en plus. C'est courant et compréhensible de la part des personnes ordinaires de ne pas connaître la religion de l'autre. Mais ce qui me fait mal, ce qui m'irrite, c'est que des journalistes qui ont profession d'expliquer une réalité vont au plus vite, ne s'intéressent pas réellement à la question mais recherchent et montrent souvent les événements ou les choses les plus vulgaires. Il y a aussi les grands intellectuels et professeurs d'université qui avouent ne pas connaître l'islam et ignorent les apports manifestes des grandes figures de la pensée, de la philosophie, de la poésie musulmane et leur apport à la culture notamment occidentale. Peut-être faudrait-il ne pas

qualifier seulement notre civilisation de judéo-chrétienne mais de judéo-chrétiano-musulmane. Les traces de l'islam sont partout.

– *Vous êtes aussi irritée du radicalisme de certains musulmans...*

– C'est une grande épreuve pour moi. L'islam est attaqué de l'intérieur par certains de ses propres disciples qui sont en train de dessécher ma religion, de la déshydrater. Il lui manque les eaux mêlées de ses filiations monothéistes. Elle est privée de ses sources. C'est une tristesse pour moi de la voir réduite à des rites, à des pratiques ostentatoires alors que pour moi, la religion doit être pudique. Quand je travaillais dans ma banque, c'était presque un honneur pour moi que personne ne sache que j'étais musulmane. Non pas que j'avais à le cacher, mais je n'avais pas à le montrer. Il n'y a pas à se particulariser de façon outrancière comme on le voit aujourd'hui. Pour moi, c'est une injure car on perd le contact avec l'autre. On brandit alors une appartenance qui va faire écran dans mon dialogue avec l'autre.

### « L'autre, c'est l'étranger qui m'aide à devenir plus humain. »

– *Vous éprouvez aussi de la tristesse devant un certain vide religieux ou spirituel dans le monde occidental européen ?*

– On fait une critique justifiée de ces extrémistes musulmans mais quelle est l'image de l'Occident aujourd'hui dans le monde ? C'est la maîtrise, la technique, le business, l'argent... Mais l'image n'est pas bonne non plus à cause de la colonisation ou du néo-colonialisme, notamment au Proche-Orient. L'image n'est pas non plus magnifique en ce qui concerne la pudeur vis-à-vis de la femme ou le double discours concernant les aspects politiques liés à la recherche de la paix. J'ai par ailleurs aujourd'hui une admiration pour le pape François qui dit des choses différentes de Benoît XVI sur les autres religions. Il y a un Orient à sauvegarder qui est l'Orient de l'âme, de l'esprit, de l'éveil, reconnu notamment par de grandes figures spirituelles occidentales comme Etty Hillesum ou Christian de Chergé, le prieur des moines assassinés à Tibhirine.

– *Le danger serait l'identité unique...*

– S'il n'y a qu'un, il n'y a plus d'altérité. Et il n'y a plus de Dieu puisque le premier

Autre, c'est quand même Dieu. L'autre, c'est l'étranger qui n'a pas la même langue, qui m'étonne et me surprend et m'aide à devenir plus humain. Le premier autre, c'est mon frère ou ma sœur qui ne réagit pas comme moi.

– *Vous dites : « Il me plaît d'aimer Dieu à vide... »*

– Oui, sans demande de rétribution, de calcul, d'attente. J'essaye simplement d'aimer Dieu gratuitement parce qu'aujourd'hui, il me procure de la joie, de l'espérance, pour la beauté là et maintenant.

– *Vous croyez au paradis... ?*

– Le paradis serait quelque chose de surcroît mais je ne le cherche pas en premier. Celui décrit par le Coran est peut-être une parabole : goûter Dieu déjà ici dont on a les fruits si on sait les cueillir.

– *Vous êtes sensible à quelques grandes figures spirituelles dont l'algérien Abd el Kader...*

– C'est un personnage complet : à la fois chef de clan, chef militaire qui a lutté contre la colonisation française et avec une immense dignité, a dû reconnaître et signé la défaite de ses troupes face à la puissance militaire coloniale française. En même temps, c'est un

être spirituel, ouvert à la poésie, un écrivain dont le commentaire du Coran est remarquable. C'est d'une grande beauté et d'une grande liberté. C'est intelligent, tout en restant dans la loi coranique. Oui, cette grande figure algérienne est un de mes maîtres spirituels.

– *Vous connaissez le christianisme... Comment l'appréciez-vous ?*

– Pour moi, la religion chrétienne est une religion sœur. Les paraboles des Évangiles sont une très belle façon de dire Dieu. J'aime aussi le fait qu'il y ait quatre Évangiles et ainsi une pluralité de regards, de points de vue. La figure de Jésus et son parcours sont bouleversants. Pour moi, c'est un prophète. Dans le Coran, on l'appelle le souffle de Dieu, « *Ruh Allah* ».

### Propos recueillis par GÉRALD HAYOIS

Karima BERGER, *Eclats d'Islam*, Paris, Albin Michel, 2009. Prix : 17,05 € - 10% = 15,35 €. Et *Les attentives, un dialogue avec Etty Hillesum*, Paris, Albin Michel, 2014. Prix : 16,85 € - 10% = 15,17 €.